

Cédric PASSARD, *L'Âge d'or du pamphlet (1868-1898)*

Paris, CNRS Éd., 2015, 358 pages

Christian Pradié



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10858>
ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016
Pagination : 393-395
ISBN : 978-2-8143-0313-3
ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Christian Pradié, « Cédric PASSARD, *L'Âge d'or du pamphlet (1868-1898)* », *Questions de communication* [En ligne], 30 | 2016, mis en ligne le 13 mars 2017, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10858>

rompt donc avec la morale chrétienne, et lui préfère, non la libération des mœurs, mais une domestication du désir, soumis à la reproduction.

La cinquième partie (pp. 253-306) s'attache aux symboles chers à Émile Zola. Ainsi, après le ruissellement de la boue et des larmes dans les premières œuvres, le fleuve de lait (image de la chaleur maternelle, de l'innocence enfantine et de la fertilité) répond au discours idéologique utopique des derniers romans : la réconciliation avec la nature, par la progression sans cahot vers une société pacifiée (pp. 255-269). Le scalpel et le tremplin sont également récurrents, signifiant les deux temps de la création naturaliste : l'examen attentif du réel et l'envol de l'imagination (pp. 271-285). L'analyse de *Paris* démontre aussi le goût d'Émile Zola pour les métaphores. Le roman recourt principalement à quatre images, pour dénoncer les écueils de la démocratie parlementaire (pp. 287-306). Les multiples références au désordre, aux ténèbres, à la souillure et au feu purificateur annoncent, en effet, la catastrophe attendue : les hommes politiques ne peuvent sauver l'humanité, et ce rôle doit être confié aux savants.

La sixième et dernière partie s'attache aux obsessions du romancier (pp. 307-374). La structure romanesque de *Rome* démontre, en effet, une adaptation régulière du récit au personnage de Benedetta, qui incarne l'attachement de l'écrivain à la figure sacrificielle (pp. 309-327). La jeune femme s'expose et se sacrifie pour que triomphe la vérité, comme le fera Émile Zola avec *J'accuse* (*L'Aurore* du 13 janvier 1898). Jacques Noiray revient plus loin sur cette obsession, afin d'en comprendre les raisons et les significations (pp. 359-374). Il répertorie les personnages sacrifiés et les situations de sacrifice, et distingue une évolution, qui traduit l'orientation générale de l'œuvre zolienne. Les sacrifices stériles, imposés par la société et sans contrepartie, cèdent la place aux sacrifices féconds, un renoncement librement consenti, légitime, et par conséquent source de joie. Le héros – et Émile Zola lui-même dans l'affaire Dreyfus – fonde ainsi la société nouvelle. Fasciné par le sacrifice, Émile Zola l'est également par la force. Au-delà de la puissance physique (Eugène Rougon, l'abbé Faujas, Nantas), le romancier dote ses hommes forts de volonté (persévérance, goût de l'effort), vertu cardinale de l'éthique zolienne, que seule garantit la chasteté. Cette obsession traverse toute l'œuvre, mais connaît une mutation, de la surhumanité maléfique des *Rougon-Macquart* au héros viril et fécond des *Évangiles* (Paris, E. Fasquelle, 1901) (pp. 329-343). L'écrivain s'interroge aussi, d'œuvre en œuvre, sur la problématique de la mémoire et de la vérité de la chair (pp. 345-358).

Bien avant Sigmund Freud, il pose donc la question de l'inconscient, individuel et collectif.

Les études réunies dans *Le Simple et l'intense* enrichissent sans nul doute l'exégèse zolienne, par la minutie des analyses et la rigueur de la démonstration. Si l'empreinte de la décadence sur le chef de file des naturalistes est démontrée depuis longtemps (voir Alfred Carter, Sara Via, Robert Lethbridge), par exemple, les travaux de Jacques Noiray apportent de nouveaux éléments, en retraçant clairement l'évolution des conceptions de l'écrivain naturaliste, qui n'a pas toujours rejeté ce type de littérature.

Certes, à l'exception du texte inaugural, les travaux repris ici étaient déjà accessibles, mais dispersés. Une publication d'ensemble facilite donc l'accès à des études de qualité, dont la consultation peut, parfois, être malaisée. Nous regrettons toutefois l'absence de paratexte avant et après chacune des six sections, afin de mieux préciser les tenants et aboutissants des études rassemblées. De même, une introduction et une conclusion générales auraient permis au lecteur de percevoir plus clairement la cohérence du recueil.

Katherine Rondou

Université libre de Bruxelles, université de Mons,

B-1050

kroudou@gmail.com

Cédric PASSARD, *L'Âge d'or du pamphlet (1868-1898)*
Paris, CNRS Éd., 2015, 358 pages

Après la confection d'histoires générales et d'analyses de la couverture d'événements, une des voies employées par l'historiographie contemporaine de la presse écrite s'inspire d'un regard plus appuyé porté sur l'identification des genres éditoriaux. Malgré le travail considérable effectué à l'occasion de la publication de *La Civilisation du journal* (Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Therenty, Paris, Nouveau Monde Éd., coll. Opus magnum, 2011), qui recense et éclaire de façon remarquable la complexité des multiples projets d'écriture journalistique, la place demeurerait à occuper pour une recherche minutieuse consacrée à une présentation historique et littéraire du pamphlet, genre tout à fait bien représenté dans la tradition intellectuelle française. C'est cette tâche qu'accomplit avec réussite Cédric Passard, maître de conférences à l'IEP de Lille et chercheur au Centre d'études et de recherches administratives, politiques et sociales, en se concentrant sur son « âge d'or », compris entre 1868 et environ 1900, où prolifère l'expression d'auteurs, dont il fallait retracer les

caractères d'ensemble, sous l'angle des traits d'une activité journalistique située dans les domaines de la production littéraire et documentaire mais aussi de l'expression et de l'action politiques.

La démarche privilégiée est celle d'une analyse particulièrement attachée à la description des parcours biographiques et éditoriaux des principaux pamphlétaires – la présentation prosopographique de douze d'entre eux figure dans des fiches détaillées au sein du chapitre 2 (pp. 64-83) –, précédée d'une généalogie des écrits pamphlétaires examinée au long du XIX^e siècle. Une certaine abondance de citations peut, à ce stade, ravir le lecteur en lui permettant de constater à quel point, sous la forme d'une rédaction rhétorique souvent remarquable de finesse, l'auteur du pamphlet s'interroge sur la portée de son intervention personnelle. Plusieurs autres chapitres détaillent les figures typiques du genre puis la diversité des cultures politiques et des formes d'engagement et, enfin, les problèmes de la confrontation avec le droit, notamment après la loi de 1868 et, particulièrement, à la suite de l'élaboration de celle de 1881.

Cédric Passard tient à souligner la force d'une tension de l'expression vers une « transgression des limites de l'espace politique et moral » (p. 123), pouvant mener jusqu'aux difficultés du « langage totalitaire », tant la volonté de dévoilement peut menacer le secret de la vie privée. Par ailleurs, il identifie la puissance de l'« arme du rire » (p. 144) propre au pamphlet, qui, en recherchant la dénonciation de « la confusion et la violence du monde », se distingue de l'objectif purement humoristique du genre satirique. Tout en se tenant à distance, pour la plupart, d'une carrière politique et de l'exécution en particulier de mandats parlementaires, les pamphlétaires se trouvent confrontés à l'« épreuve du droit » (p. 262), lorsque survient la possibilité de sanctions dues aux restrictions à la liberté d'expression, prévues, suivant des termes sévères dans la loi de 1868, puis selon un régime bien plus libéral d'après la loi de 1881, d'autant que, résume l'auteur, les jurys populaires peuvent se montrer indulgents, alors que le pouvoir craint, quant à lui, un trop fort écho public de poursuites judiciaires.

L'enquête accomplie par Cédric Passard parvient à constituer une monographie de qualité mais échoue un peu à représenter une théorisation suffisante de son objet. Une mise en contexte plus rigoureuse, avant tout, aurait été nécessaire de façon à mettre en place un ensemble de notions même élémentaires sur les groupements de journaux et d'entreprises éditoriales de l'époque ou encore sur les familles

de pensée politique et morale, mais aussi sur les lois organisant les libertés de l'expression et de l'action publiques, avec les dispositions réglant l'usage des droits d'association, de réunion, d'affichage, de publicité des opinions, etc., et, plus encore, une introduction à la notion de politiques de l'espace public, conduites par des exercices du pouvoir politique aussi divers que la République et l'Empire, à un moment particulièrement mouvant de la succession des régimes institués.

Surtout, bien qu'il soit établi que la forme originale employée visant à la « publicisation de la politique » (p. 291) revient à renforcer la « formation d'opinions critiques », la politisation pamphlétaire est estimée, de façon certainement excessivement schématique, relever, en définitive, suivant l'expression forgée par Pierre Rosanvallon, d'un développement de l'action publique propre à une « contre-démocratie », en présentant, trop loin de formes conventionnelles, un visage « plus sombre, moins noble » de la participation à l'espace public. Par conséquent, le développement du pamphlet aurait à être considéré par le chercheur comme apparaissant contraire aux « perspectives, comme celles d'Habermas, qui tendent à restreindre l'espace public au débat rationnel et éclairé des élites sociales » (p. 291). Ici, la catégorisation ne convainc pas, en tendant trop à assimiler l'initiative des pamphlétaires à une transgression, suspecte de déviance, souvent analysée comme une sorte de « délinquance », mais surtout en ramenant la proposition de Jürgen Habermas à un constat figé de la participation d'« élites » favorisées capables de produire un échange rationnel, sans restituer pleinement la dimension dynamique d'un processus ouvert dans la société parvenant à faire émerger le débat raisonné de la confrontation considérablement conflictuelle, conduisant en fin de compte à une rationalité publique parce que collective.

De même, la parole pamphlétaire ne relèverait que d'un « tiers-lieu » (p. 286), situé ailleurs en regard des manifestations centrales de la vie politique, apparaissant comme « compartimentalisée » en une « soupape de décompression » opposée à un espace politique officiel concentrant, à lui seul, le « processus de civilisation des mœurs », sa régulation ne donnant lieu en définitive qu'à une situation « bricolée », issue de braconnages des auteurs pamphlétaires face à des « tentatives juridiques » de maîtrise des abus de la liberté d'expression. Ici, une prise en compte plus appuyée de l'impact du phénomène pamphlétaire dans le cours de l'histoire du droit, à travers les processus de formation de la doctrine législative ou encore de l'évolution des options de la jurisprudence

civile – en regard des défis remarquables, d'une part, de la censure impériale et, d'autre part, de la violence des épisodes de la Commune de Paris et des attentats des mouvances anarchistes – aurait été précieuse.

Enfin, au stade de la conclusion de son étude, l'auteur se penche sur l'explication à donner sur les conditions de la survenue d'un « crépuscule pamphlétaire » (p. 293), mais en paraissant négliger les pistes offertes par la simple chronologie politique amenant à se référer aux étapes de la formation des organisations partisans, qui au moment de l'avènement en France de la Troisième République, parviennent, en achevant leur structuration institutionnelle, à procurer aux analystes souvent donc isolés de la vie publique le cadre plus collectif d'une intervention civique. Cette perspective aurait de plus pu permettre de rattacher l'optique développée en conclusion aux enjeux d'une construction plus approfondie de la connaissance des moyens d'expression organisés par les partis politiques en rapport avec l'élaboration de doctrines de la propagation des courants idéologiques, alors que celle-ci, située à la frange des domaines des sciences de l'information et de la communication et de la science politique, se révèle encore trop faible au sein des projets de recherche.

En choisissant de s'intéresser à l'âge d'or, en France, du pamphlet, Cédric Passard mène à bien une étude rigoureuse, dans l'ensemble, de son objet, mais manquant donc globalement de la maîtrise d'une inscription dans les aspects multiples de son époque. Cependant, il parvient aussi à ce résultat rare qui est de fournir au lecteur le goût prononcé de poursuivre une découverte prolongée et riche de plaisir envers l'univers intellectuel et rhétorique qu'il a choisi d'aborder.

Christian Pradié

*Cim-mcpn, université Sorbonne Nouvelle – Paris-3,
F-75005
cpradie@orange.fr*

Raphaël THIERRY, *Le Marché du livre africain et ses dynamiques littéraires. Le cas du Cameroun*
Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, coll. Littérature des Afriques, 2015, 368 pages

Comment se porte l'édition en Afrique ? Faut-il penser que l'édition africaine est aujourd'hui en crise ? Comment peut-on comprendre qu'un auteur africain n'est pas forcément un auteur qui publie en Afrique ? Afin de rendre compte du dynamisme de l'édition en Afrique et pour mieux saisir la réalité complexe cachée derrière chaque ouvrage produit et diffusé

sur le continent, Raphaël Thierry présente une étude portant sur l'insertion de la production littéraire africaine dans un marché du livre à l'échelle locale aussi bien que globale. *Le Marché du livre africain et ses dynamiques littéraires* est le résultat d'une recherche doctorale menée de 2008 à 2013 en cotutelle entre l'université de Lorraine et l'université Yaoundé 1, nourrie par une connaissance approfondie du marché littéraire camerounais et par un véritable engagement professionnel de l'auteur en faveur de l'édition africaine. Aussi nécessaire qu'ambitieuse, l'enquête sur l'édition en Afrique menée par Raphaël Thierry vise à briser les perceptions normatives d'un discours qui voudrait qu'une « famine du livre » (p. 17) sévisse en Afrique, idée reçue tenace qui circulerait depuis les années 80 environ, notamment en dehors du continent africain. À l'opposé de cette vision passiste et raciste d'une Afrique éternellement sous-développée, l'auteur retrace les indices de l'activité et de la vitalité d'un secteur du marché littéraire méconnu et très peu étudié jusqu'à présent. Ce faisant, et comme l'affirme Pierre Fandio dans sa préface (p. 14), la portée de l'étude dépasse le cadre géographique particulier de l'Afrique dans la mesure où elle informe aussi sur les déséquilibres structurels et le clivage nord-sud produits au cours du processus de globalisation du marché littéraire.

Afin de mieux appréhender la question de l'édition en Afrique et de façon à rendre compte de son exploit réel sans pour autant minimiser ses problèmes aussi considérables, Raphaël Thierry développe une approche novatrice. En distinguant d'emblée « l'édition africaine » endogène au continent d'une « édition de littérature africaine » exogène, l'auteur explique que celles-ci occupent des positions différentes sur la structure globale du marché littéraire. Elles ne pénètrent donc pas de la même façon sur les mêmes marchés, mais encore que l'essor de l'une est structurellement lié à la stagnation de l'autre. Afin de dépasser le présupposé de l'inexistence ou encore celui, naturalisant, d'une moindre qualité littéraire de l'édition africaine, l'auteur repose le problème en termes d'une visibilité relativement faible par rapport à d'autres sphères du monde éditorial. De là prend forme l'approche relationnelle et résolument anti-essentialiste de l'auteur, qui saisit l'invisibilité structurelle de l'édition africaine non pas comme une donnée naturelle mais comme le produit de processus historiques complexes dont il est cependant possible de retracer l'évolution : « L'édition africaine se construit en relation étroite avec le monde du livre [...] mais elle reste néanmoins isolée au sein des discours littéraires, comme un objet d'étude en soi et non comme une partie spécifique